



**PATRIMOINE
ET TOURISME**

**QUELLES
RENCONTRES ?**

DILARANG
MEMANJAT
NO CLIMBING

© UNESCO/Silvia Schlemmer



Touristes à Borobudur, site du patrimoine mondial de l'UNESCO (Indonésie).

TOURISME ET PATRIMOINE QUELLES RENCONTRES?

Lorsqu'il est bien géré, le tourisme ne constitue pas une menace pour l'environnement culturel et naturel. Il peut, au contraire, devenir une source de développement durable, en contribuant à la lutte contre la pauvreté, à la sauvegarde du patrimoine culturel, à la préservation de la diversité culturelle.

Ce dossier, publié à l'occasion de la 35^e session de la Conférence générale de l'UNESCO, réunit des articles parus dans quelques précédents numéros de notre revue, qui illustrent différents aspects de cette problématique.



ROHA, LA MERVEILLEUSE

Perché à 2 500 mètres d'altitude dans la région d'Amhara (Éthiopie), le petit village de Lalibela renferme, depuis huit siècles,

un étonnant joyau d'architecture religieuse. Ses églises faites d'un seul bloc de pierre lui ont valu l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1978. **3**



UN DÉFI PERMANENT

Vingt-sept nouveaux sites ont été inscrits, en 2008, sur la Liste du patrimoine mondial. Aucun bien n'a été ajouté sur la Liste

du patrimoine en péril, mais il a été décidé d'appliquer un mécanisme de « suivi renforcé » sur Tombouctou (Mali), Machu Picchu (Pérou), Samarkand (Ouzbékistan) et Bordeaux (France). **7**



CAMAGÜEY, LA LÉGENDAIRE

Avec ses tuiles rouges, ses façades néoclassiques, ses abat-vent et pilastres, avec ses fenêtres aux grillages ciselés,

Camagüey, la ville natale du célèbre écrivain cubain Nicolas Guillén, offre à ses visiteurs une beauté altière et légendaire. **9**



LA GRANDE DAME ET LES CHAISES EN PLASTIQUE

À la frontière entre Orient et Occident, l'île de Corfou est cette anse qui semble

se propulser de la mer Ionienne vers l'Adriatique, non loin de l'Italie. Les petites ruelles de la vieille ville de Corfou respirent le passé et pétillent de vie... L'artiste grecque Katerina Zacharopoulou nous y promène. **11**



VISITER LES TRÉSORS ENGLOUTIS

Musées immergés, parcours sous-marins, répliques ou reconstitutions numériques

d'épaves, tous les moyens sont bons pour faire découvrir au public le patrimoine culturel subaquatique, sans le détériorer. Certains sont plus coûteux que d'autres, mais plus féériques aussi. Le musée dans la baie d'Alexandrie, par exemple. **14**



QUAND SITES DU PATRIMOINE MONDIAL ET RÉSERVES DE BIOSPHERE SE CONFONDENT

L'île Fraser, site australien du patrimoine mondial depuis 1992, est devenue en mai 2009 l'aire centrale de la nouvelle réserve de biosphère de Great Sandy. Les objectifs des sites naturels du patrimoine mondial et ceux des réserves de biosphère se recoupent, sans être identiques. Quelles seront donc les nouvelles pratiques de gestion de la plus grande île de sable au monde ? **17**



REGARDS INTIMES D'UN ÉTRANGER QUI N'EN EST PAS UN

« Ce que vous voyez sur cette photo

n'est pas un carrousel, mais son reflet », explique Shigeru Asano, photographe japonais épris des lumières et ombres de Paris. Cela fait trente ans qu'il sillonne cette ville. À près de dix mille kilomètres à vol d'oiseau de son Osaka natale, il se sent chez lui dans la capitale française. Il y a trouvé l'atmosphère de mélancolie qui lui manquait à Tokyo, trop éblouissante à son goût. **20**

Perché à 2 500 mètres d'altitude dans la région d'Amhara (Éthiopie), le petit village de Lalibela renferme, depuis huit siècles, un étonnant joyau d'architecture religieuse. Ses églises faites d'un seul bloc de pierre lui ont valu l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1978.

Roha, la merveilleuse



© UNESCO/Jasmina Šopova

À Lalibela, une église peut en cacher une autre.

Le village s'appelait Roha, « la merveilleuse », du temps où le très pieux roi Gebre Mesqel Lalibela y fit creuser dans le roc onze églises monolithiques, reliées entre elles par un dédale vertigineux de tunnels, aux parois percées de cavités d'où déborde parfois le pied de quelque saint qui repose là depuis plusieurs siècles.

Les morts et les vivants ont l'habitude de se côtoyer dans ce lieu où rien n'est impossible – y compris de tailler dans un seul bloc de pierre une église entière, avec un portique, des nefs, des voûtes, des étages, des fenêtres... Beta Medhane Alem, la plus grande des 11 églises inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO, repose sur 34 piliers formant un rectangle de 34 mètres sur 24. Elle est quasiment aussi large que Notre Dame de Paris !

Quant à la double église Golgotha-Mikaël, également appelée Debre Sinaï et Golgotha, elle offre l'une des vues les plus spectaculaires. Le roi, à qui le village doit aujourd'hui son nom, y repose en paix, juste à côté du tombeau d'Adam... l'ancêtre de toute l'humanité, selon la Bible. À Lalibela, il suffit d'un pas pour tomber de l'histoire dans le mythe.

Un peu à l'écart de ce nid d'églises tressé sur le flanc d'une colline, Saint-Georges, seule dotée d'un système de drainage, est probablement la plus récente des églises creusées sur ordre du roi Lalibela. On la voit de loin surgir du sol dans une immense fosse, avec son toit sculpté de croix imbriquées les unes dans les autres. On se sent tout petit au pied de l'édifice cruciforme à 12 façades, hautes de 12 mètres. Ses trois étages sont délimités de l'extérieur par des corniches et

© UNESCO/Jasmina Šopova



Une cavité dans les rochers entourant la célèbre église Saint-Georges, d'où débordent les pieds de saints qui reposent là depuis plusieurs siècles.



© UNESCO/Jasmina Šopova

Petite colline à Lalibela, portant le nom du Mont Tabor, lieu de la transfiguration du Christ, en Galilée.

des fenêtres. « Celles du bas sont aveugles, car cet étage appartient à Noé », explique Muchaw, un des guides officiels du site. « C'est pour que l'eau du déluge n'entre pas », ajoute-t-il, sourire aux lèvres.

Pour accéder à un autre ensemble d'églises qui donnent l'impression

de se chevaucher les unes les autres, on passe à côté d'un ruisseau au nom retentissant de Jourdain, qui coule au pied d'une autre colline, couronnée d'une clochette suspendue à un arbre sec – le Mont Thabor –, et on traverse la grotte de Bethléem. La Palestine, en miniature !

D'après l'une des nombreuses et divergentes légendes qui se sont tissées autour du roi Lalibela, c'est à son retour d'exil à Jérusalem qu'il aurait fondé Roha, destinée à devenir une nouvelle ville sainte en Afrique.

Lalibela menacée

Lalibela accueille quelque 140 000 pèlerins par an, entre Noël et le Tikmet (Épiphanie), explique Belete, sans doute le personnage le plus populaire du coin. Il dirige l'équipe d'une vingtaine d'employés de l'Office du tourisme et de la culture, dans ce village de 12 000 habitants, situé à 600 km au nord d'Addis Ababa. Pour Belete, le tourisme est un gage d'avenir : « Entre juillet 2007 et mars 2008, plus de 8 000 touristes ont été logés dans nos douze hôtels », affirme-t-il.

Son Office, financé par le Conseil

régional d'Amhara, bénéficie également de contributions du gouvernement central, de l'Autorité pour la recherche et la conservation du patrimoine culturel (ARCCH). Des projets de conservation du site de Lalibela sont par ailleurs soutenus par l'Union européenne, l'UNESCO et plusieurs ONG, dont la plus importante est Plan international.

Si l'un des principaux soucis de l'UNESCO est l'infiltration des eaux pluviales qui dégrade les églises, le principal souci de Belete est la population pauvre qui vit sur le site et le détériore. Il est impératif de délocaliser le plus rapidement possible ces 270 familles, estime-t-il. À l'heure actuelle, il n'a pas encore de projet précis et ne connaît pas le coût d'une telle opération, mais il est optimiste. Pour ce jeune cadre dynamique, l'image d'une Lalibela propre et bien entretenue est essentielle. « Je fais passer ce message dans les cinq écoles du village et ça marche », dit-il fièrement.

Il est également très préoccupé par l'état des 24 églises situées dans les environs de Lalibela, dont 14 ne bénéficient d'aucune mesure de protection. « Elles devraient toutes être inscrites sur la Liste du patri-

© UNESCO/Jasmina Šopova



Beta Medhane Alem, la plus grande église de Lalibela, sous un abri moderne.

© UNESCO/Jasmina Šopova



Abri traditionnel de la petite église du village Kirkos, qui n'est pas inscrite sur la Liste du patrimoine mondial. Elle se trouve à 30 km de Lalibela.

moine mondial », affirme-t-il, et pour m'en convaincre, il me propose de faire un tour.

L'une d'entre elles se distingue par un décor naturel époustouflant. Elle a été construite par un prédécesseur de Lalibela, le roi Imrahana Kirstos.

Les mystères d'Imrahana Kirstos

Plus de 40 minutes de route pour parcourir les douze kilomètres qui séparent Lalibela d'un hameau très pauvre, au pied d'une montagne. Puis, une demi-heure d'escalade, sans que rien n'annonce la présence humaine dans les hauteurs... À l'exception de quelques femmes revenant du marché qui se trouve sur l'autre versant de la montagne.

À mi-flanc, nous quittons la piste et, soudain, une immense falaise se rue sur nous. Elle surplombe le sol comme un épais nuage pétrifié depuis des siècles. Une petite église se niche dans son ventre, mais on la devine plus qu'on ne la voit. Elle est protégée par une haute muraille, nouvellement construite.

Dans l'enceinte du sanctuaire, on se croirait sur une scène de théâtre : la lumière du jour n'éclaire qu'une face de l'église et du petit palais



L'église dédiée à Neakutdeab, frère cadet du roi Lalibela, est construite sous cet énorme rocher.

royal, faits de briques et de terre, et va en déclinant, sur environ deux cents pas, s'engouffrer dans une profonde obscurité à l'autre extrémité de la grotte. De superbes tambours liturgiques trônent sur un lit de paille, étalée sur des peaux d'animaux, qui reposent sur une couche

d'ossements. « L'église a été construite au-dessus de l'eau », explique le prêtre, en soulevant le petit couvercle pratiqué dans le sol à l'intention des incroydules.

Derrière l'église, la dépouille de son architecte gît à même le sol, enveloppée de draps multicolores, à proximité du sarcophage du roi saint et de la tombe de sa sainte épouse, qui ne lui a pas donné d'enfants. « Leur union fut purement spirituelle », raconte le prêtre, avant de se lancer dans un récit incroyable de la vie de ce roi, qui recevait chaque jour la visite des archanges Gabriel et Raphaël, apportant de la nourriture pour les 5 740 pèlerins venus des quatre coins du monde admirer son œuvre et sa sagesse. Étonnante précision des chiffres.

Après m'avoir montré la croix que Dieu lui-même a forgée pour la donner à Imrahana Kirstos, ainsi qu'un beau triptyque peint par le roi en personne, le prêtre me laisse aller découvrir le fond de la grotte. Le temps de m'adapter à l'obscurité, j'aperçois le large sourire d'un squelette, étendu dans un long



Quelques touristes se sont aventurés jusqu'à l'église d'Imrahana Kirstos.

baquet en bois. Le temps de me ressaisir, je m'aperçois que devant moi s'étale un immense ossuaire. Il pourrait bien contenir les restes de 5 740 personnes...

Que s'est-il passé dans cette grotte ? De quelle époque datent-ils vraiment, ces ossements ? Les réponses restent floues. Mais, il faut croire qu'à Lalibela, il suffit d'un pas pour tomber de l'imaginaire dans le réel.

Jasmina Šopova

(Le Courrier de l'UNESCO, 2008, n° 8)



Un immense ossuaire se cache dans la cavité profonde du rocher.

Quand culture et tourisme font bon ménage

À l'occasion de la réinstallation de l'Obélisque d'Axoum sur son site d'origine, au nord de l'Éthiopie, *Le Courrier de l'UNESCO* (2008, n° 8) a revisité quelques sites culturels de ce pays.

Au fil du voyage, qui se voulait hors des sentiers battus, un autre trésor s'est dévoilé, moins monumental que les châteaux de Gondar, moins visible que les églises rupestres de Lalibela, mais tout aussi impressionnant : le patrimoine immatériel éthiopien.

Il est vrai que patrimoine matériel et patrimoine immatériel sont indissociables, particulièrement en Éthiopie. C'est une des raisons qui a incité Françoise Rivière, Sous-directrice générale de l'UNESCO pour la culture, à lancer un nouveau « chantier » précisément à Lalibela, site éthiopien du patrimoine mondial, réputé pour ses églises monolithiques creusées dans le roc. « Il s'agit de réaliser des projets intégrés dans les sites du patrimoine mondial », explique-t-elle.

« Ils auront pour objectif de contribuer au développement économique et humain, en visant, selon les besoins, le tourisme culturel, la protection du patrimoine immatériel, la promotion de la diversité culturelle, du dialogue interculturel, des langues ou des industries culturelles. Nous identifierons un site par région pour lancer ces projets. En Afrique, ce sera Lalibela, où l'UNESCO est présente depuis longtemps. »

Les fondations de ces nouveaux projets sont déjà bâties : l'Organisation dispose de plusieurs conventions, dont celles concernant le patrimoine mondial (1972), le patrimoine culturel immatériel (2003) et la diversité des expressions culturelles (2005). « En opérant en symbiose, ces instruments peuvent transformer la culture en un puissant vecteur de développement », précise Françoise Rivière.



Cloche de l'église de Neakutdeab, près de Lalibela.

Vingt-sept nouveaux sites ont été inscrits, en 2008, sur la Liste du patrimoine mondial. Aucun bien n'a été ajouté sur la Liste du patrimoine en péril, mais il a été décidé d'appliquer un mécanisme de « suivi renforcé » sur Tombouctou (Mali), Machu Picchu (Pérou), Samarkand (Ouzbékistan) et Bordeaux (France).

Un défi permanent



© UNESCO/Yalda Moatery

Barrage Band-e Miza, province du Khuzistan (Iran). Le système hydraulique historique de Shustar figure sur la Liste du patrimoine mondial.

La Convention de 1972 concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel est sans doute l'instrument international le plus largement reconnu et le plus efficace en matière de conservation. Un de ses principaux objectifs est « l'identification, la protection, la conservation, la mise en valeur et la transmission aux générations futures du patrimoine culturel et naturel ». Ainsi, lorsqu'un site est inscrit sur la Liste, l'aventure ne fait que commencer.

Le Comité du patrimoine mondial joue un rôle moteur dans la promotion du développement durable des sites. Grâce à des rapports périodiques et au nouveau cadre global de suivi, il peut détecter les menaces qui pèsent sur l'intégrité des biens. Dans des situations extrêmes, il les inscrit sur la Liste du patrimoine mondial en péril.

Au cours des deux dernières années, le Comité a examiné près de 300 rapports sur l'état de conservation : un chiffre record. Neuf biens ont été retirés de la Liste du

patrimoine en péril, leur état de conservation s'étant amélioré, mais cinq nouveaux y ont été ajoutés. En inscrivant des sites sur cette Liste, le Comité tire la sonnette d'alarme.

La partie cachée de l'iceberg

La Liste du patrimoine en péril n'est cependant que la partie émergée de l'iceberg. Des menaces pèsent sur la plupart des sites du patrimoine mondial : construction de gratte-ciel, ponts, oléoducs, tourisme incontrôlé, braconnage, ou encore changement climatique.

Le premier cas d'envergure examiné par le Comité en matière de développement urbain était la construction d'un gratte-ciel dans le centre historique de Vienne. Il a déclenché, en 2003, une polémique qui dure encore. Le dernier exemple en date est le projet de construction d'une tour à Saint-Pétersbourg par Gazprom, le géant russe du gaz naturel. Lors de sa session à Québec, le Comité a demandé à la Russie d'inviter une

mission composée d'experts du Centre du patrimoine et du Centre international des monuments et des sites (ICOMOS) pour évaluer l'impact potentiel de la Tour Ohkta et de n'entreprendre aucune action jusqu'à ce que les résultats de la mission soient disponibles.

Les projets d'infrastructures – barrages, canaux, routes et ponts – sont souvent cités dans les rapports d'évaluation de l'état de conservation des sites. En Inde, un pont qui menaçait l'ensemble monumental de Hampi a pu être déplacé, et le site a été retiré de la Liste du patrimoine en péril en 2006. Un autre cas encore à résoudre est la construction d'un pont dans la vallée de l'Elbe à Dresde. En 2006, le Comité avait estimé que ce projet « porterait atteinte de façon irréversible aux valeurs et à l'intégrité de biens en Allemagne ». Cette année, [2008], il a regretté que la construction du pont ait été amorcée, pressant les autorités d'opter pour un tunnel. Le Comité a convenu de retirer ce bien de la Liste du patrimoine mondial en 2009 si la construction se poursuivait et si les dommages n'étaient pas réparés*.

Il arrive que les sites protégés soient victimes de leur succès. Certaines agences touristiques n'hésitent pas à utiliser l'étiquette « Patrimoine mondial » comme arme publicitaire. On parle aujourd'hui de 5 000 visites quotidiennes du site d'Angkor au Cambodge. Sur les îles Galápagos, on est passé de 40 000 visiteurs en 1991 à 120 000 en 2006. Ce type de tourisme peut non seulement mettre en danger les ressources du site mais aussi

* En juin 2009, la Vallée de l'Elbe à Dresde a été retirée de la Liste du patrimoine mondial, en raison de la construction d'un pont à quatre voies qui altère l'intégrité de ce site inscrit sur la Liste en tant que paysage culturel.



Vue sur Hampi (Inde), site du patrimoine mondial de l'UNESCO.

la sécurité du public, sans parler de la dégradation de la qualité des visites. C'est pourquoi, on travaille actuellement sur le développement de principes pour un tourisme responsable, destinés à la fois aux organisateurs, aux conservateurs, aux voyageurs, aux auteurs de guides et aux touristes.

Mais, le Comité a été confronté par le passé à des cas d'exploitation minière, forestière, gazière ou pétrolière, ainsi qu'au braconnage d'animaux à des fins commerciales. Et il peut se flatter de quelques succès retentissants comme la réorientation du trafic minier autour du Parc national de Huascarán (Pérou) ou le réaligement d'un projet d'oléoduc hors du bassin versant du lac Baïkal (Russie). Autre avancée remarquable pour l'UNESCO, le Conseil international des mines et des métaux s'est engagé en 2003 à cesser toute activité de prospection ou d'extraction sur les sites du patrimoine mondial, désormais reconnus « zones interdites ».

Surveillance renforcée

Il est plus difficile de faire face au danger que représentent les catastrophes naturelles – événements météorologiques extrêmes, incendies ou inondations – qui sont souvent liées au changement climatique. En collaboration avec d'autres organisations et comités internationaux, le Comité a élaboré un cadre politique et un plan d'action pour la gestion des effets du changement

climatique sur le patrimoine mondial [voir *Études de cas sur les changements climatiques et le patrimoine*, rapport de l'UNESCO, 2007].

Préoccupé également par les menaces que font peser les troubles civils et les conflits armés sur les sites du patrimoine mondial, le Comité avait décidé en 2007 d'appliquer une stratégie globale de sauvegarde pour les cinq sites de la République démocratique du Congo (RDC) figurant sur la Liste du patrimoine mondial en péril.

Le Comité a également adopté un mécanisme de suivi renforcé pour les biens inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en péril, l'appliquant non seulement aux cinq sites de la RDC mais aussi à Dresde et à Jérusalem. Ce mécanisme est activé par le Comité du patrimoine mondial ou par le Directeur général de l'UNESCO dans certains cas précis et exceptionnels. Lors de la 32^e ses-

sion à Québec, décision a été prise de l'appliquer également, par exemple, à Tombouctou (Mali), Machu Picchu (Pérou), Samarkand (Ouzbékistan) ou Bordeaux (France), qui ne figurent pas sur la Liste des sites en péril. Le cas des cinq sites de la RDC a été de nouveau soigneusement analysé.

Pour la première fois dans l'histoire de la Convention, le Comité a décidé à grand regret en 2007 de retirer un bien de la Liste du patrimoine mondial. Il a jugé que le bien en question, le Sanctuaire de l'oryx arabe à Oman, s'était détérioré au point d'en faire disparaître la valeur universelle exceptionnelle qui lui avait valu son inscription. Cet épisode nous rappelle que la protection du patrimoine mondial est une responsabilité commune. S'il est du devoir des États parties de protéger le patrimoine mondial, culturel et naturel, situé sur leur territoire, il est du devoir de la communauté internationale dans son ensemble d'assister les États parties et de coopérer avec eux dans cette entreprise.

Lors de la 32^e session à Québec, le Canada a souhaité associer les jeunes générations aux travaux du Comité. La conservation à long terme des sites de notre patrimoine mondial dépendra de leur volonté de poursuivre l'œuvre de protection. C'est en les incitant à participer aujourd'hui qu'on formera les décideurs de demain.

Christina Cameron

de l'Université de Montréal est présidente du 32^e Comité du patrimoine mondial
(Le *Courrier de l'UNESCO*, 2008, n° 6)



Crânes de gorilles des plaines, victimes de la guerre et du commerce de la viande (RDC).

Avec ses tuiles rouges, ses façades néoclassiques, ses abat-vent et pilastres, avec ses fenêtres aux grillages ciselés, Camagüey, la ville natale du célèbre écrivain cubain Nicolas Guillén, offre à ses visiteurs une beauté altière et légendaire.

Camagüey, la légendaire



Une des places emblématiques de Camagüey (Cuba).

Comme le relate mon ami, le poète cubain Roberto Méndez, originaire de Camagüey, le cacique aborigène Camagüebax accueillit les Espagnols à bras ouverts quand, en 1514, ils arrivèrent à ce qu'ils appelleront Villa Santa María del Puerto Príncipe. Le chef indigène leur accorda une frange de terre s'étirant entre les fleuves Tílima et Hatibonico afin qu'ils s'y installent. Eux, en échange, l'assassinèrent et le précipitèrent du haut d'une montagne. La légende raconte qu'aussitôt les terres tout autour se mirent à rougir.

Cela dit, tout au long de l'histoire, le chef-lieu de la province la plus étendue de Cuba, qui porte aussi le nom de Camagüey, dut être refondé à plusieurs reprises en diverses circonstances. Il y eut d'abord le soulèvement des aborigènes contre les conquistadores, puis les attaques des pirates et, enfin, en 1616, l'effroyable incendie qui réduisit en cendres la totalité des archives ecclésiastiques. Difficile donc de rétablir le cours de l'histoire de cette ville qui se caractérisait jadis par ses rues étroites et sinueuses, à la manière d'une cité médiévale,

en contraste flagrant avec le tracé rectangulaire de son espace principal d'aujourd'hui.

À la suite de l'incendie de 1616, la première église paroissiale de la cité, la Parroquial, fut reconstruite. De sa situation initiale, en face du Conseil municipal, elle fut transférée sur un flanc de la Place d'Armes. Depuis, la géographie urbaine épousa l'église comme noyau et la place comme centre. C'est autour de cette dernière, qui prit le nom de Parc Agramante, que vinrent se dresser les édifices publics les plus importants.

La ville aux jarres d'argile

Tous les immeubles d'habitation occupent, sans doute aucun, la plus grande surface du patrimoine du centre historique qui est le plus vaste de Cuba. N'oublions pas, en effet, qu'en 1800, alors qu'allait s'ouvrir le 19^e siècle, on transféra à Camagüey le Palais de Justice royal de l'île de Saint-Domingue, cette ancienne colonie espagnole étant devenue la propriété de la France, en vertu du Traité de Bâle. De ce fait, des familles de renom vinrent s'installer dans la ville, impulsant une architecture majestueuse, avec ses propres particularités, constituée avant tout par ce qu'on nomme aujourd'hui les demeures néoclassiques, portant encore les noms de leurs propriétaires d'antan.

Ces grands palais, érigés pendant la deuxième moitié du 19^e siècle, obéissent à la mode de l'époque qui privilégiait le style néoclassique. Ils ont eu comme antécédents les vastes demeures de deux étages du siècle précédent. À partir de 1850 l'architecture connaît donc une nouvelle esthétique. L'exemple

le plus parlant en est l'édifice Socarrás, conçu en 1862 par l'architecte espagnol Dionisio de la Iglesia, dont l'influence est évidente sur tous les immeubles construits par la suite. On y retrouve partout l'alternance rhétorique de pilastres et de baies ainsi que le balcon délimité par sa balustrade en fer forgé.

En 1841, Camagüey comptait 125 rues composées de 1033 pâtés de maisons. On y avait érigé, depuis le 18^e siècle déjà, des édifices comme le Couvent et l'Hôpital de San Juan de Dios, les églises de la Merced et de la Soledad, le Collège des Jésuites ainsi que l'Hôpital des Femmes, autant d'imposantes constructions caractéristiques de l'architecture de ce siècle.

Mais si quelque chose confère de la personnalité à cette ancienne ville que les Cubains appellent « la Légendaire », ce sont bien ces énormes jarres d'argile, semblables aux andalouses, généralement placées dans les patios des maisons, les jardins et les parcs. Recueillant l'eau de pluie, elles constituaient un rempart contre les épidémies. On commença à les fabriquer dès 1620, en même temps que les briques et les tuiles utilisées dans la construction de tous les édifices de la ville.

Si le chariot ne s'était pas embourbé...

Camagüey est également parsemée d'un nombre impressionnant d'églises, ce qui lui a valu le qualificatif de « Ville des temples ». Elles ont toutes la particularité de ne posséder qu'une seule tour. Le complexe architectonique comportant Notre Dame du Carmen,



Scène de la vie quotidienne à Camagüey.

le Couvent des Mères ursulines et l'Hôpital des Femmes en est l'exemple le plus caractéristique.

Mais l'église qui remonte le plus loin dans le temps, c'est l'ancienne Ermite de Notre-Dame. Le spectre d'une légende rôde autour d'elle. On raconte qu'à l'aube du 17^e siècle, un chariot tiré par des bœufs s'arrêta à l'endroit où plus tard elle verrait le jour et y resta embourbé. On vida la charge pour délester le véhicule, quand un mystérieux paquet tomba par terre avec, à l'intérieur, une image de la Vierge de la Soledad. Le Frère José de la Cruz Espí, connu sous le nom de Père Valencia, y vit un signe et y fit construire l'église, ainsi que bon nombre d'autres lieux de culte chrétiens.

C'est à Camagüey que fut écrit ce qu'on considère être la première œuvre littéraire de Cuba, *Le Miroir de Patience*, due à la plume de l'écrivain public, d'origine canarienne, Silvestre

de Balboa. C'est à Camagüey aussi que Nicolás Guillén, le poète national de l'île, vit le jour.

Y est également conservé, au cimetière général, l'épithaphe que le poète et barbier Agustín de Moya aurait écrite à la mémoire de son adorée et inaccessible Dolores Rondón. D'après Roberto Méndez, Dolores, la fille naturelle d'un commerçant catalan, préféra par intérêt les avances d'un officier espagnol, avec qui elle se maria, à celles de Moya qui était amoureux d'elle. Vers 1863, le barbier la retrouva à l'Hôpital des Femmes, moribonde et défigurée par la variole. Au-dessus de la fosse commune dans laquelle elle fut enterrée, apparut une épithaphe écrite sur un morceau de bois. Des mains anonymes renouvelèrent l'inscription au fil du temps, jusqu'à ce que le maire Pedro García Argenot décidât d'ériger, au 19^e siècle, un tombeau dans la partie centrale du cimetière.

Voici ce que l'épithaphe dit :

*Ici Dolores Rondón
Mit fin à son chemin
Viens, mortel, et considère
Les Grandeurs que sont
L'orgueil et la suffisance
L'opulence et le pouvoir
Tout finit par se faner
Puisque n'est immortel
Que le mal qu'on s'épargne
Et le bien que l'on peut faire.*

Marilyn Bobes,

poétesse et romancière cubaine

(*Le Courrier de l'UNESCO*, 2008, n° 6)



Les pilastres et les balustrades en fer forgé font le charme de Camagüey.

À la frontière entre Orient et Occident, l'île de Corfou est cette anse qui semble se propulser de la mer Ionienne vers l'Adriatique, non loin de l'Italie.

Les petites ruelles de la vieille ville de Corfou respirent le passé et pétillent de vie...

L'artiste grecque Katerina Zacharopoulou nous y promène.



© Municipalité de Corfou

Nuit sur la ville de Corfou (Grèce).

La grande dame et les chaises en plastique

Corfou est depuis longtemps une destination privilégiée de toutes sortes de visiteurs. De la société cosmopolite des années 1960 aux touristes en voyages organisés, des poètes et universitaires aux Grecs venant du fin fond du pays, tous ceux qui ont désiré se rendre dans cette île avaient de bonnes raisons d'y aller. Il est vrai qu'un lieu comme celui-ci, habité, gouverné ou décrit par des personnalités hors pair – Dionysos Solomos, Jean Capo d'Istria ou Lawrence Durrell – a une aura qui dépasse ses beautés naturelles, encore que ces dernières jouent leur rôle dans sa réputation.

Ici, comme ailleurs, chacun se forme sa propre image du lieu, pour

ne pas dire qu'il la dessine. Pour ma part, j'ai gardé de Corfou la première impression presque définitive dont j'ai été imprégnée quand, encore enfant, je suis arrivée avec mes parents dans cette île d'où ma mère était originaire et dont mon père était tombé amoureux au point d'abandonner en partie les liens avec sa propre ville natale, Constantinople. Le contraste entre Orient et Occident était tel que j'avais le sentiment d'arriver d'un lieu indéfinissable dans une ville d'Europe. J'avais le sentiment que l'île que j'apercevais depuis le bateau, tandis qu'il se rapprochait lentement du port, était rêvée, qu'elle était la destination choisie

par une fée qui m'aurait envoyée là pour me faire découvrir des secrets. J'allais comprendre plus tard que ce fantôme si enfantin et si vrai était provoqué par deux choses : les toits des maisons et l'incroyable paysage romantique qui s'étendait tout autour.

Avec ses citadins et leurs manières à l'italienne, avec ses villageois qui avaient tous l'air d'intendants de grands propriétaires terriens, avec l'atmosphère de la vie nocturne des années 1960 dominée par la figure d'Aristote Onassis, « l'homme le plus riche du monde », Corfou s'ouvrait à moi, en effet, comme un livre de contes de fées.

Mais il y avait surtout ses ruelles

qui respiraient l'Histoire. Une Histoire aux racines européennes, avec ses seigneurs et aristocrates, hommes de lettres, peintres et musiciens, avec ses combats pour l'indépendance, ses avant-gardes et précurseurs, ses forteresses et palais, ses coutumes locales et étrangères, ses maisons paysannes et demeures seigneuriales qui racontent la diversité des hommes.

Découverte de soi

Corfou n'est pas, du moins pour moi, une île de vacances. Lawrence Durrell, qui y a vécu, a dit : « Dans d'autres pays, on peut découvrir des paysages, des coutumes et des traditions. La Grèce a quelque chose de plus dur à offrir : la découverte de soi. » Corfou est certes la Grèce, mais c'est aussi un pont méditerranéen de l'Orient vers l'Occident. Outre la découverte

de soi, elle réveille chez l'homme quelque chose de profondément humain, une sorte de mélancolie, de nostalgie indéfinissable, quelque chose de pesant, comme un amour définitif et sans espoir, comme un paysage intérieur poignant.

Chacun de nous a son paradis à soi. Et l'île du tourisme de masse ou de la vie insouciant, de la mer turquoise et des grands hôtels, l'île des brochures des agences de voyages n'en est pas un. Le vrai paradis, c'est le sourire de cette Corfiote assise l'après-midi sur la marche de sa maison à Aghios Markos, avec son foulard blanc sur la tête, qui fait comme si elle ne savait pas qu'à deux pas de son paisible village, des milliers de motos vrombissent à Ypsos, en route vers les innombrables tavernes, restaurants, cafés, bars et boîtes de nuit concentrés au bord de la mer. Le vrai paradis, c'est la ville

en octobre quand tu flânes dans les ruelles et que tu découvres la librairie « O Plous » (La Traversée), avant qu'une averse soudaine ne te pousse dans le café Liston. Le vrai paradis, ce sont les odeurs dont tu n'es pas sûr de connaître l'origine : odeurs mêlées de mer et de cyprès, de terre mouillée et de jasmin, de vieille maison fermée et d'herbe humide.

Une aristocrate cosmopolite

Il y a dans le monde nombre de villes bouleversantes truffées de chefs-d'œuvre de l'architecture, entourées de paysages époustouflants, de plages exotiques... Corfou n'est pas la seule. Mais en même temps elle est unique. Il suffit d'y aller une fois à Pâques pour le comprendre. Elle est tout simplement spectaculaire en ces jours de deuil transformés

© Municipalité de Corfou



Vue de Corfou depuis le vieux fort.



Le tourisme nuira-t-il à la « vieille aristocrate » qu'est la ville de Corfou ?

en jours de fête. Des orchestres foisonnent dans la ville, de beaux jeunes gens, généralement blonds, jouent de la musique, des feux de Bengale lancés depuis la Citadelle complètent le décor.

Les Corfiotes sont très fiers de leur île et, avouons-le, ils ont un sentiment de supériorité à l'égard des

Grecs des autres régions. Les Crétois aussi, me direz-vous, les habitants des Cyclades aussi. Mais pour d'autres raisons. C'est une question qui concerne l'Histoire et elle est loin de mon propos. Ce que je voudrais dire ici, c'est qu'il me semble que les Corfiotes, pour être les héritiers d'une grande civilisation, sont à la

fois anciens et modernes ; ils sont grecs mais aussi un peu italiens; ils se préoccupent de leur patrimoine, mais en même temps le détruisent. Comme partout en Grèce, mais à Corfou le contraste prend parfois des proportions excessives. Est-ce possible de faire coexister passé, nature et mondialisation sans dégâts ?

Corfou est une aristocrate cosmopolite qui souffre des chaises en plastique. Le fast-food ne lui sied pas plus que les motos et les comportements vulgaires. Il faut la traiter comme une grande dame d'autrefois, avec respect... Mais, on le sait, de nos jours, un peu partout dans le monde, les grandes dames vivent des moments difficiles.

Katerina Zacharopoulou,
artiste grecque

(Le Courrier de l'UNESCO, 2007, n° 6)

Corfou : entre Orient et Occident

La plus septentrionale des îles Ioniennes, Corfou, à un jet de pierre de l'Albanie, est aussi l'île grecque la plus proche de l'Italie. Cette position stratégique entre Orient et Occident fit de cette petite île pittoresque l'enjeu des batailles et des conquêtes méditerranéennes tout au long de l'Histoire. Colonisée par les Corinthiens vers 734 av. J.-C., elle tomba successivement aux mains des Romains, des Byzantins, des Vénitiens, des Français et des Britanniques. Quatre siècles durant, ses fortifications protégèrent les intérêts commerciaux et maritimes de la République de Venise contre la puissance ottomane.

Rattachée à la Grèce en 1864, Corfou n'en veille pas moins jalousement sur les témoignages de son passé tumultueux et cosmopolite, de l'Antiquité à nos jours. La vieille ville s'étire entre ses deux forts, au milieu de la côte orientale de l'île. La glorieuse citadelle vénitienne, qui accueille des concerts et divers autres événements culturels, témoigne de l'âpreté des sièges subis par l'île. Ouvrages

médiévaux exceptionnels édifiés par les meilleurs architectes et ingénieurs de Venise, la Sérénissime, rénovés par les Britanniques, le Vieux fort et le Fort neuf ont été choisis pour figurer sur la Liste du patrimoine mondial.

La vieille ville ceinte de fortifications et son dédale de ruelles colorées n'ont pas été oubliés. Modelée par l'architecture italienne, elle s'enorgueillit aussi d'églises de tradition orthodoxe (dont l'une renferme le corps embaumé de Saint Spyridon), tandis que sa vaste esplanade abrite un terrain de cricket, très « british ». Par sa structure et par sa forme, ainsi que par son mode de vie, ses arts et ses lettres, Corfou offre un exemple exceptionnel de fusion entre les civilisations occidentale et orientale. La reconnaissance apportée par l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial de l'humanité de ce joyau méditerranéen, conservé quasi intact jusqu'à ce jour, contribuera à entretenir cette formidable vitalité.



Le vieux fort de Corfou, à côté du port.

Musées immergés, parcours sous-marins, répliques ou reconstitutions numériques d'épaves, tous les moyens sont bons pour faire découvrir au public le patrimoine culturel subaquatique, sans le détériorer. Certains sont plus coûteux que d'autres, mais plus féériques aussi. Le musée dans la baie d'Alexandrie, par exemple.

© D.Frka/Reproduit avec l'aimable autorisation du Ministère de la Culture de la Croatie



Bronze hellénique d'un jeune athlète. Ile de Vele (Croatie).

Visiter les trésors engloutis

Stonehenge, la cathédrale de Chartres, les pyramides d'Égypte – autant de témoignages de la puissance créatrice de l'homme – doivent être protégés et préservés, tout en restant exposés au regard du public. Ceci ne présente pas de difficultés insurmontables.

En revanche, comment faire découvrir au public les ruines du phare d'Alexandrie ou du palais de Cléopâtre, les épaves de navires grecs et romains ou les sphinx et autres statues découverts sous les eaux de la baie d'Alexandrie ?

C'est une des fonctions de l'archéologie subaquatique, discipline qui suppose de bonnes compétences en plongée et nécessite

un matériel coûteux. Il faut en effet un grand nombre de plongées, ainsi que des moyens technologiques sophistiqués – et donc beaucoup d'argent – pour arracher ces trésors au fond de l'eau... ou, pour finir par les laisser et les protéger *in situ*. Car après tout, si le bois des épaves a ainsi traversé les siècles, c'est bien parce que l'obscurité et l'absence d'oxygène qui règnent dans les profondeurs aquatiques ont permis de le conserver. Une fois à l'air libre, ces vestiges gorgés d'eau doivent être traités pour empêcher qu'ils ne se dégradent. « La conservation demande beaucoup de travail, prend des années et revient très cher », confirme Florian Huber, archéo-

logue subaquatique à l'Université de Kiel, en Allemagne.

Irena Radi-Rossi, une de ses consœurs croates, se consacre en particulier aux épaves romaines chargées d'amphores. Elle va dans le même sens : « Une fois que vous avez sorti de l'eau une grande quantité de pièces, vous pouvez vous attendre à beaucoup de problèmes pour les entreposer, pour les traiter en vue de leur conservation et pour trouver un espace d'exposition suffisamment vaste. » En outre, sur certains sites, les amphores font corps avec le fond marin. « Toute tentative de les extraire entraîne le risque d'en détruire une partie. »

Le plus simple, en déduit Florian

Huber, consiste à laisser l'objet englouti là où il se trouve. C'est d'ailleurs ce que recommande la nouvelle Convention sur la protection du patrimoine culturel subaquatique, adoptée en 2001 par la Conférence générale de l'UNESCO.

Comment, dans ce cas, rendre accessibles au public ces trésors engloutis ?

Musées immergés

L'idéal consisterait à construire un musée sous-marin que l'on visiterait à pied sec. Pas besoin, alors, de pratiquer la plongée pour admirer les pièces *in situ*. Mais construire de tels musées est techniquement complexe. À quel point et surtout à quel coût ?

« Y répondre est un des objectifs de l'étude de faisabilité concernant la construction d'un musée sous-marin dans la baie d'Alexandrie », observe Ulrike Koschtial, de la Section des musées et des objets culturels de l'UNESCO. La direction de l'équipe qui mène cette étude, lancée par les autorités égyptiennes avec la participation de l'UNESCO, a été confiée à Jacques Rougerie. L'architecte français ne manque pas d'imagination. Il envisage un complexe muséal en deux grandes parties. Non loin de la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie, les visiteurs accéderont à un premier ensemble émergé, doté de parois de verre, dans les profondeurs duquel ils

emprunteront ensuite un tunnel vers un patio sous-marin de 40 mètres de diamètre, au beau milieu de la baie. Et c'est là, à sept mètres de profondeur, qu'ils pourront admirer les nombreuses trouvailles provenant de l'Alexandrie antique et mises en scène derrière des parois vitrées. Ce musée pourrait occuper une surface totale de 22 000 mètres carrés et accueillir 3 millions de visiteurs par an.

Outre le coût qui sera sans doute exorbitant, la réalisation de ce projet féérique se heurte à d'autres obstacles, comme par exemple la pollution qui trouble les eaux de la baie. Avant que les visiteurs puissent apprécier ces trésors dans leur cadre marin, il faudra trouver un moyen de purifier celles-ci et d'en préserver la clarté, sans pour autant gêner l'exploitation du port. Par ailleurs, l'Égypte est située dans une région sismique, la mer Rouge correspondant à la zone de contact entre les plaques tectoniques arabe et africaine.

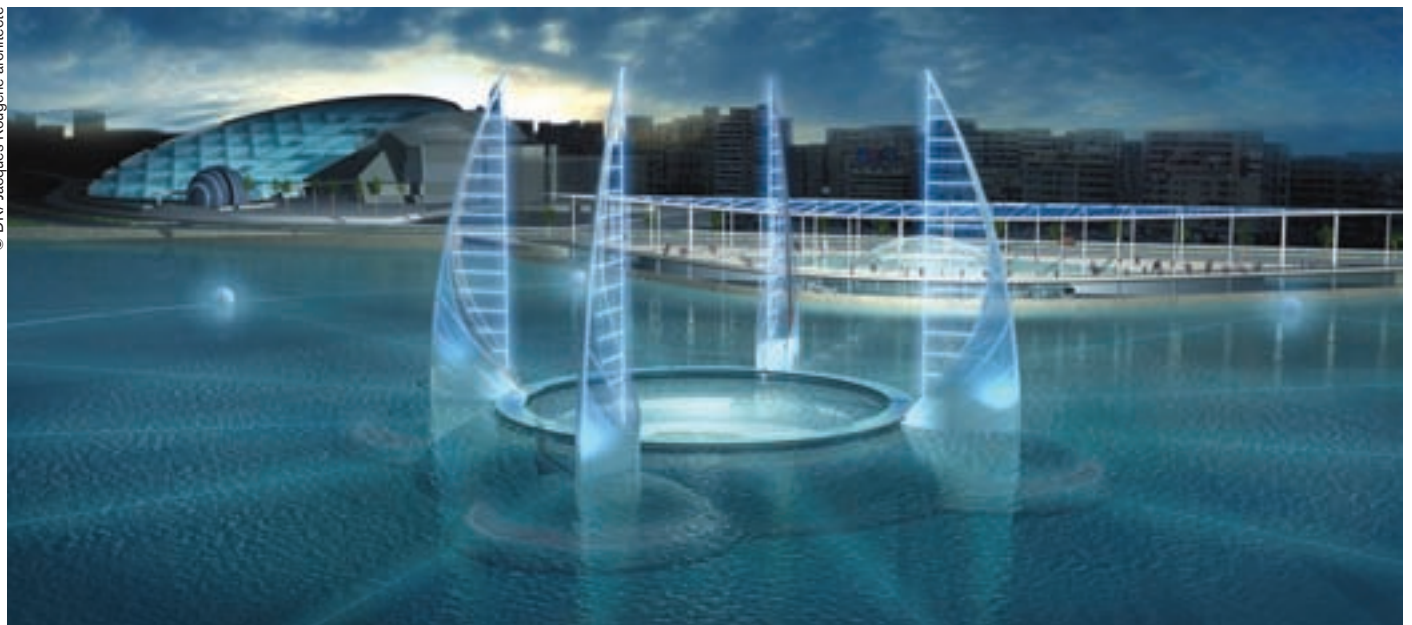
Un autre musée subaquatique est d'ores et déjà en construction. À Baiheliang, en Chine, se trouve une dorsale rocheuse longue de 1 600 mètres sur laquelle les variations du niveau atteint par le fleuve Yangtsé ont été répertoriées pendant 1 200 ans. Si ce massif, dont le nom signifie « dorsale des hérons blancs », n'était jadis que partiellement inondé par ce fleuve, l'achèvement

du fameux barrage des Trois Gorges aura pour conséquence de le submerger totalement. Les autorités chinoises ont donc décidé dès les années 1990 de préserver les inscriptions archéologiques de Baiheliang en les intégrant à un musée subaquatique. Celui-ci devait être achevé en 2007, mais les travaux ont pris du retard.

Solutions alternatives

En attendant l'ouverture de ces musées subaquatiques, on peut profiter des « parcours subaquatiques ». Mais il faut savoir plonger. Sarah Arenson, historienne à l'Université de Haïfa, est à l'origine d'un tel projet, à Césarée, port antique construit par le roi Hérode en l'honneur de l'empereur César Auguste, en l'an 10 avant J.-C., sur la côte méditerranéenne d'Israël. Certains des problèmes qui restent à résoudre à Alexandrie lui sont familiers. « Il n'était pas question d'exhumer les trouvailles de Césarée, puisque ces sites se composent principalement de vestiges architecturaux. » Cependant, ajoute-t-elle, « les risques de dommages sont minimes. Le principal danger tient à la présence de pêcheurs et de bateaux de plaisance. » Le seul moyen d'y parer est d'en empêcher l'accès par voie juridique, « en interdisant la pêche et la navigation de plaisance dans cette zone. » Et comment s'y prend-on pour la visibilité ?

© DR / Jacques Rougerie architecte



Projet pour un musée sous-marin dans la baie d'Alexandrie (Égypte), par l'architecte français Jacques Rougerie.

« En priant », répond Sarah Arenson, sourire aux lèvres. Cela dit, la lutte contre la pollution passe par des campagnes périodiques de nettoyage, qui font appel à des bénévoles attirés par l'organisation d'activités ludiques ou des concours.

Pour Daniel Zwick, de la Société allemande pour la promotion de l'archéologie sous-marine *Deguwa*, ces parcours représentent un bon moyen de rendre le patrimoine subaquatique accessible, tout en le préservant. « Les parcours des plongeurs sont généralement conçus de manière à éviter que les pièces exposées puissent être détériorées par le mouvement des palmes, par exemple. »

L'homme demeure néanmoins un danger. On trouve, parmi les plongeurs, des « moutons noirs » qui, sous couvert de pratique sportive, viennent en fait piller les sites. C'est pour mieux faire apprécier la valeur intrinsèque de ces derniers que Florian Huber a mis en place un groupe de travail pour l'archéologie maritime et d'eau douce (Amla), qui propose régulièrement des cours destinés aux plongeurs. « Il est très difficile de protéger les épaves. La seule possibilité consiste à sensibiliser les gens ». Cependant, ces vestiges fragiles peuvent aussi être endommagés par les filets de pêche en haute mer, les tempêtes ou encore par le taret (*teredo navalis*), coquillage minuscule qui creuse des galeries dans le bois.

C'est la raison pour laquelle on adopte d'autres approches. L'un des parcours subaquatiques les



Projet d'intérieur du futur musée sous-marin en Égypte.

plus impressionnants au monde conduit les visiteurs à l'épave de l'Uluburun, la plus ancienne au monde. Le bateau a sombré il y a plus de 3000 ans, aux abords de la côte sud-ouest de la Turquie. Mais, ce n'est pas l'original que les plongeurs ont le loisir de visiter, depuis 2006. Le parc archéologique qui leur est destiné se trouve à proximité du site original. Il en expose une réplique exacte jusqu'au moindre détail, baptisée Uluburun III.

« Une équipe installée sur la terre ferme a réalisé l'Uluburun III », précise l'archéologue sous-marin Guzden Varinliogu. « Elle a réalisé les faux lingots et amphores qu'elle s'est ensuite chargée de placer sur le fond de la mer en suivant le plan archéologique de l'épave originale. »

La véritable épave de l'Uluburun, quant à elle, a pris place dans le musée d'archéologie subaquatique de Bodrum.

Encore plus inoffensives pour les trésors sous-marins sont les visites virtuelles : cette fois, l'immersion se fait par écran interposé. C'est l'objet du projet européen *Venus* qui reconstitue numériquement des épaves en trois dimensions. On emploie pour cela des données provenant d'une analyse du site par sonar, combinées à des prises de vues sous-marines. Ces différentes sources permettent de réaliser une simulation réaliste de l'objet englouti, avec une résolution graphique digne des jeux informatiques les plus récents.

Les scientifiques n'y voient pas seulement une méthode pour présenter des trouvailles englouties au public, mais aussi, parfois, le seul moyen d'en conserver une trace à destination de l'humanité tout entière. « De toute évidence, tout le monde ne peut pas visiter les sites subaquatiques physiquement », estime Irena Radi-Rossi. « Mais on peut toujours créer une forme de réalité virtuelle et y offrir une part de l'émotion, du plaisir et du sens de l'aventure que procure la plongée à ceux qui n'ont pas la possibilité de vivre cette expérience sous l'eau. »

Jens Lubbaddeh,
journaliste

au *Spiegel Online*, Allemagne,
correspondant du
Courier de l'UNESCO

(Le *Courier de l'UNESCO*, 2009, n° 1)

Un musée sous-marin dans la baie d'Alexandrie

« Il s'agira d'un musée révolutionnaire car pour la première fois on pourra visiter un musée sous l'eau, mais à pied sec ! Une étude de faisabilité sur ce projet est en cours de préparation et un Comité d'orientation technique sous l'égide conjointe de l'UNESCO et de l'Égypte permettra de procéder à son évaluation et de recommander la marche à suivre. L'étude a été confiée par l'Égypte à l'architecte français Jacques Rougerie. »

Françoise Rivière,
Sous-directrice générale pour la culture,
UNESCO

L'île Fraser, site australien du patrimoine mondial depuis 1992, est devenue en mai 2009 l'aire centrale de la nouvelle réserve de biosphère de Great Sandy. Les objectifs des sites naturels du patrimoine mondial et ceux des réserves de biosphère se recoupent, sans être identiques. Quelles seront donc les nouvelles pratiques de gestion de la plus grande île de sable au monde ?

Quand sites du patrimoine mondial et réserves de biosphère se confondent



© Fraser Coast South Burnett Tourism

L'île Fraser, en Australie, est la plus grande île de sable au monde.

Située au large des côtes orientales de l'Australie, Fraser est la plus grande île de sable au monde. Elle abrite un écosystème complexe composé de forêts pluviales, de très beaux lacs d'eau douce situés sur les hauteurs, ainsi que de spécimens rares de la faune et de la flore australiennes.

L'île, devenue récemment l'aire centrale de la réserve de biosphère de Great Sandy, était déjà

inscrite sur La liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1992, et la majeure partie de son territoire était protégée par les lois relatives aux parcs nationaux. « En règle générale, les aires centrales des réserves de biosphère ne sont pas habitées, mais l'île Fraser, avec ses minuscules villages parsemés sur les côtes, fait partie des rares exceptions », explique Thomas Schaaf, chef de la Section

des sciences écologiques et de la biodiversité de l'UNESCO.

Cette adhésion de Great Sandy au Réseau mondial de réserves de biosphère de l'UNESCO changera-t-elle les pratiques de gestion de l'environnement et du tourisme déjà existantes sur le site du patrimoine mondial qu'est l'île Fraser ?

Selon Thomas Schaaf, « la gestion des sites du patrimoine mondial naturel vise avant tout à conserver



Visite de l'île Fraser en 4x4.

les écosystèmes naturels pour lesquels ils ont été inscrits, tandis que les réserves de biosphère effectuent également un travail de restauration et de réhabilitation des environnements dégradés. En fait, pour les réserves de biosphère, il s'agit avant tout de gérer, en vue d'un développement durable, les transformations des écosystèmes liées aux activités humaines ».

La gestion des sites naturels du patrimoine mondial tient également compte du développement durable, notamment dans le domaine du tourisme. Selon Kishore Rao, directeur adjoint du Centre de l'UNESCO pour le patrimoine mondial, « le défi principal consiste à s'assurer que la gestion du tourisme soit compatible et ne nuise pas à la 'valeur universelle exceptionnelle' [ndlr. critère de sélection des sites] pour laquelle un site a été inscrit sur la Liste du patrimoine mondial ».

Ce n'est pas la première fois qu'un site du patrimoine mondial constitue également une réserve de biosphère ou en fait partie. Thomas Schaaf donne comme exemple le parc national du Serengeti en Tanzanie : « En 1981, le parc a été inscrit sur la Liste du patrimoine mondial à cause de l'extraordinaire

variété de sa faune et de sa flore et il a été désigné réserve de biosphère car il représente un écosystème de savane typique d'Afrique orientale ».

Face au changement des modes de vie

Russel Stewart, président du Burnett Mary Regional Group (BMRG) qui avait soumis à l'UNESCO la candidature de Great Sandy, affirme pour sa part que la démarche de son organisation était principalement motivée par le souci de valoriser le statut de la réserve naturelle qui englobe le site du patrimoine mondial et contribuer ainsi à

sa préservation. « Ce qu'on ignore généralement c'est qu'il n'est pas indispensable de prendre un bateau et louer un 4x4 : la partie continentale de la réserve présente autant d'attraits que l'île Fraser et autant d'atouts pour le développement de l'écotourisme », précise-t-il.

Bien que la région de Great Sandy compte moins de 200 000 habitants et accueille 950 000 visiteurs par an, le président du BMRG se montre moins préoccupé par les répercussions de l'augmentation du nombre de touristes dans la région que par le nombre grandissant de personnes qui s'y installent.



L'île Fraser abrite des spécimens rares de la faune et la flore australienne.

« Nous assistons à un changement radical des modes de vie », dit-il, « qui s'accompagne d'un important développement urbain. La perte de zones naturelles, le développement des terres arables et l'ampleur des effets de l'activité humaine dans les zones de loisirs les plus prisées constituent des menaces potentielles pour l'environnement de la région. » Il estime que la gestion du

Great Sandy selon les critères du Réseau mondial des réserves de biosphère contribuera à planifier son développement de façon plus durable. »

« Vous savez, nous appelons les réserves de biosphère 'sites d'apprentissage pour le développement durable' », renchérit Thomas Schaaf. « De plus, elles constituent des terrains de recherche

scientifique permettant d'étudier la structure, le fonctionnement et la dynamique des écosystèmes, ainsi que les interactions entre la population et l'environnement. Ce sont des sujets qui intéressent à la fois les sciences naturelles et les sciences sociales. »

Letea Cavander,

journaliste australienne

(Le Courrier de l'UNESCO, 2009, n° 6)

Patrimoine mondial, réserves de biosphère : 85 sites communs



© Fraser Coast South Burnett Tourism

L'île Fraser, site du patrimoine mondial, constitue l'aire centrale de la nouvelle réserve de biosphère de Great Sandy.

Les sites du patrimoine mondial et les réserves de biosphère sont confrontés à un certain nombre de défis communs, tels que le changement climatique ou la dégradation, voire la perte, des services fournis par les écosystèmes, dont ceux relatifs à la conservation de la biodiversité. Pour répondre à ces défis, une stratégie de coordination s'impose entre le Programme « L'Homme et la biosphère » (MAB) et la Convention du patrimoine mondial permettant de mieux gérer les quelque 85 sites qui sont à la fois réserves de biosphère et sites du patrimoine mondial.

Les principales différences entre les réserves de biosphère et les sites du patrimoine mondial touchent à leurs objectifs, statuts juridiques et principes de gestion. La conception traditionnelle des parcs nationaux pesait fortement pendant les premières années de désignation des

réserves de biosphère. De ce fait, dans la plupart des cas, ces anciennes désignations (qui dataient des années 1970 et du début des années 1980) concernaient des sites qui ne remplissaient pas intégralement les trois fonctions des réserves de biosphère (conservation, développement et appui logistique en matière de recherche, surveillance et éducation), n'étaient pas divisés en trois zones – aires centrales, zones tampons et zones de transition – et étaient dépourvus de structures de gestion coopérative. Aussi, certaines réserves de biosphère coïncident-elles avec des sites du patrimoine mondial naturels, comme par exemple Dja au Cameroun, Yellowstone aux États-Unis ou l'île Macquarie en Australie.

Il n'empêche que dans la plupart des sites à double désignation, et notamment depuis 1995, le site du patrimoine mondial représente l'aire centrale ou une partie de

l'aire centrale de la réserve de biosphère correspondante, comme par exemple, le complexe de conservation du Pantanal, un site du patrimoine mondial naturel, qui représente l'une des 15 aires centrales de la réserve de biosphère. Mais les réserves de biosphère peuvent comprendre aussi des sites culturels du patrimoine mondial. C'est le cas de la réserve de biosphère du Pays de Fontainebleau, en France, ou de Tonle Sap au Cambodge. Quant à la réserve de biosphère El Vizcaino, au Mexique, elle englobe deux sites, un naturel et un culturel.

Ana Persić,

Division des sciences écologiques
et de la terre de l'UNESCO

Extrait de l'article « Patrimoine mondial et réserves de biosphère – consolider les complémentarités », paru dans la revue *Patrimoine mondial*, n° 49 – avril 2008.

« Ce que vous voyez sur cette photo n'est pas un carrousel, mais son reflet », explique Shigeru Asano, photographe japonais épris des lumières et ombres de Paris. Cela fait trente ans qu'il sillonne cette ville. À près de dix mille kilomètres à vol d'oiseau de son Osaka natale, il se sent chez lui dans la capitale française. Il y a trouvé l'atmosphère de mélancolie qui lui manquait à Tokyo, trop éblouissante à son goût.

Regards intimes d'un étranger qui n'en est pas un



ucarnes miroitantes, les photographies de Shigeru Asano ne laissent entrevoir qu'une partie de la réalité : celle qu'une petite flaque d'eau sur un trottoir est capable de contenir. Shigeru Asano n'est pas le seul photographe passionné par le reflet, mais il est certainement un des rares qui en a fait un principe d'esthétique. Parfois traversé par un rayon flou, au gré du vent, ou entouré d'une zone d'ombre, au gré de l'eau, le reflet demeure néanmoins d'une netteté surprenante. Il

constitue, en tout cas, la seule réalité perceptible dans ses œuvres.

« Il arrive que les gens dans la rue s'approchent de moi pour me demander si je n'ai pas eu un malaise. Ils s'inquiètent de voir un homme accroupi sous la pluie, essayant de s'abriter tant bien que mal sous son parapluie ». Ils ne voient pas que cet homme s'affaire à poser un appareil photo sur un trépied, rapprochant l'objectif à deux ou trois centimètres du sol. Ils ne soupçonnent pas qu'il a passé des mois, parfois des an-

nées, à imaginer la photo qu'il est en train de prendre ; qu'il dépensera peut-être trente pellicules avant d'aboutir au cliché dont il a rêvé.

C'est dire l'importance de la durée dans la démarche artistique de Shigeru Asano, qui ne recourt pas aux technologies numériques parce qu'il n'éprouve aucune affinité pour l'instantané. « Avec la pellicule, il y a l'attente... puis, la découverte de la réussite ou de l'échec. Parfois, au moment du développement, l'image n'apparaît pas... Tout est noir. Alors,



il faut recommencer. C'est comme une lutte perpétuelle avec l'image. C'est très motivant. » En huit ans, depuis qu'il a commencé son projet des « flaques d'eau », Shigeru Asano n'a pas réalisé plus de 60 photos.

Aux antipodes de son célèbre compatriote Nobuyoshi Araki, Shigeru Asano crée un univers parallèle, tissé d'illusions et de rêves. À la violence, il oppose le lyrisme ; au tumulte, le silence ; à la foule, la solitude. Son Paris est quasiment

dépeuplé. « Mais non », proteste-t-il, « vous voyez bien, ici, il y a un homme ». Certes, quelques rares silhouettes traversent les scènes que Shigeru Asano compose en noir et blanc avec son inséparable Pentax 6.7. Mais elles sont toujours solitaires. « Pour moi, ces photos sont comme un miroir », finit-il par reconnaître.

Et le photographe de raconter sa solitude. À l'âge de 14 ans, il a perdu sa mère. Il n'a jamais connu son père. Il n'a pas eu de frères et

sœurs. Il n'a pas d'enfants. « En tout cas, pas pour l'instant. » En 1971, il est allé à Tokyo, étudier le stylisme. Cinq ans plus tard, il a fait un court séjour à Paris, pour s'y installer définitivement en 1979. Durant ses dix premières années parisiennes, il aura tout fait – peintre, mécanicien, serveur – avant de découvrir un Minolta et de se lancer dans la photographie. Ont suivi dix autres années de quête qui se sont traduites par une multitude de photos aux couleurs flamboyantes, dont





une partie destinée aux magazines de mode. « Puis, un soir, alors que j'étais très malheureux parce que la femme que j'aimais m'avait quitté – cela arrive à tout le monde, n'est-ce pas ? –, je suis sorti marcher sous la pluie. Les larmes, confondues à la pluie, embuaient mes yeux, et j'ai vu des images qui sont celles que

vous voyez aujourd'hui sur mes photos. J'avais trouvé ma voie. »

Curieuses coïncidences avec l'Étranger du poète français Charles Baudelaire que l'on rencontre dans *Le spleen de Paris* :

« Qui aimes-tu le mieux,
homme énigmatique, dis ?
ton père, ta mère, ta soeur ou ton frère ?

*Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère
[...]*

*Eh! Qu'aimes-tu donc,
extraordinaire étranger ?
J'aime les nuages...
les nuages qui passent...
là-bas... là-bas...
les merveilleux nuages ! »*

Jasmina Šopova

(Le Courrier de l'UNESCO, 2009, n° 5)



Dans le cadre du Festival de la diversité, organisé par l'UNESCO en mai 2009, Shigeru Asano a exposé ses œuvres à la Mairie du premier arrondissement de Paris. Il nous a accordé le droit d'en reproduire une sélection (© Shigeru Asano).



United Nations
Educational, Scientific and
Cultural Organization

Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Organización
de las Naciones Unidas
para la Educación,
la Ciencia y la Cultura

Организация
Объединенных Наций по
вопросам образования,
науки и культуры

منظمة الأمم المتحدة
للتربية والعلم والثقافة

联合国教育、
科学及文化组织

Le Courrier de l'UNESCO est publié
par l'Organisation des Nations Unies
pour l'éducation, la science et la culture.
7, place de Fontenoy
75352 Paris 07 SP, France
<http://www.unesco.org/fr/courier>

Renseignements et droits de reproduction
f.ryan@unesco.org

Directeur de la publication
Saturnino Muñoz Gómez

Rédactrice en chef
Jasmina Šopova - j.sopova@unesco.org

Assistance éditoriale
Katerina Markelova - k.markelova@unesco.org

RÉDACTEURS

Anglais
Cathy Nolan - c.nolan@unesco.org

Arabe
Bassam Mansour - b.mansour@unesco.org
assisté par Zaina Dufour - z.dufour@unesco.org

Chinois
Weiny Cauhape - w.cauhape@unesco.org

Portugais
Ana Lúcia Guimarães et Nelson Souza Aguiar
a.guimaraes@unesco.org

Russe
Victoria Kalinin - v.kalinin@unesco.org

Photos
Fiona Ryan - f.ryan@unesco.org
et Ariane Bailey

Maquette et mise en PDF
Gilbert Franchi

Plateforme web
Stephen Roberts, Fabienne Kouadio,
Chakir Piro - s.roberts@unesco.org

Les articles et photos sans copyright peuvent être
reproduits à condition d'être accompagnés du nom de
l'auteur et de la mention "Reproduit du Courrier
de l'UNESCO", en précisant la date.
Les articles expriment l'opinion de leurs auteurs
et pas nécessairement celle de l'UNESCO.
Les frontières sur les cartes n'impliquent pas la recon-
naissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies,
de même que les dénominations de pays
ou de territoires mentionnés.

